

Berne le 7 Juillet

1793

LIBERTÉ



ÉGALITÉ.

1793,2

LE MINISTRE DES ARTS ET DES SCIENCES
DE LA RÉPUBLIQUE HELVÉTIQUE UNE ET INDIVISIBLE,

Au citoyen Girard, Cordelier à Tribourz.

Il n'est pas douteux, mon cher ami, que vous ne
me compromettiez beaucoup, en refusant la plaurogonable
qui vous est offerte par l'arrêté inclus, et de plus
d'une manière. D'abord je vous disais que je me sentis
opposé à ce que le Directoire nommât un certain
Graf vicari à Escholtsnatt qu'il avoit enco
d'avoir enquis de lui et qui n'est qu'un Patriote d'an
-berge sans lumiere, sans dignité et sans connoissance
suffisante de la langue française. C'est un homme
bon pour prêcher aux paysans la constitution en
buvant avec eux un coup, mais nullement fait pour
donner à la Religion dont il doit le ministère dans
une ville où il n'a trouvé un public éclairé. Le
relief dont elle a si grand besoin. J'ai donc fermement
insisté sur l'abandon de ce projet et ai parlé de
vos talents, vos vertus et le bien que vous pourriez
faire comme Curé Catholique à Berne. Vous conviez
bien, mon cher, qu'on trouvoit fort mauvais que j'eusse
affirmé (il est de ce projet un mois) que Graf ne valoit
rien et que vous étiez l'écclésiastique unanime à moi
comme qui put dignement remplir ce poste, et que
maintenant après un mois révolu je vinse leur dire que

celui dont je ne voulais point me défaire, pour lequel
 je faisais mettre de côté un autre que l'opéra, qui
 se plaçait d'être présentée par les prêtres et auquel
 on voulait pour récompense de ses services rendus dans
 l'Institut (vous savez qu'il a amené ^{à l'œuvre} l'établissement de cette
 peuplade mal disposée dans un moment fort critique)
 donner un place où il soit à l'abri du fanatisme et
 de la malveillance, aujourd'hui n'en veut rien et gâtant
 mon budget, ainsi que dans mon bureau, en a été
 que si tard que si vous veniez annoncer son refus et demander
 un autre opéra. Ensuite le corps législatif désirerait beaucoup
 avoir un Opéra régulier et qui jouisse de sa confiance.
 Si vous refusez, je ne sais où trouver un successeur
 et un sens considérable ne s'écouler encore, on va
 venir de.

Mais enfin il ne s'agit pas de désagréments qui peuvent
 en résulter pour une personne. Dans le fond, j'y suis
 extrêmement indifférent, et mon espoir dominant est de
 sortir de cette galère. Il est une autre considération
 à laquelle je tiens beaucoup et dont l'intérêt même
 sera jamais ébranlé, c'est le bien de la Religion.
 J'avoue que l'espoir de servir cette Religion - Jésus Christ a été
 l'unique motif qui m'a fait accepter une place
 où je prévoyais une foule de désagréments, l'annihilation
 même de mon budget domestique, l'interception de mes
 études favorites et d'ouvrages commodes qui faisaient
 le plus grand usage de mon esprit après la prière.

de ma famille. Si nous parvenons à faire le culte à
 conférer le royaume d'un Eglise, d'une société morale,
 d'un simulacre du monde moral autour duquel
 les hommes de bien peuvent être ou tard ralliés
 en nouveau pour faire triompher sous la bannière
 de Christ la justice et la vertu, si j'ai beaucoup,
 mes vœux sont accomplis. Mais pour ce but j'
 crois qu'il est indispensable d'environner nos autorités
 supérieures de ministres des deux communions qui jouissent
 à une bonne réputation et à la confiance dont il faut
 qu'ils jouissent auprès des membres de leur Eglise, de la sagesse
 des lumières, surtout le caractère de la religion
 morale et la ferme résolution enfin de tout
 amener vers les grands principes de l'émancipation
 morale de leurs semblables.

Je vous salue mon cher ami, que j'attache
 beaucoup de prix à ce que vous acceptiez le
 poste que vous m'avez offert et auquel les
 vœux unanimes des législateurs de votre
 Eglise vous appellent. Ne les trompez pas. L'ac-
 ceptation de cette place ne peut vous compromettre
 d'aucune façon comme qu'on le suppose. Et d'ailleurs
 supposez qu'il y ait du danger, vous n'êtes pas l'homme
 qui refuse de servir la bonne cause à son dépend ?
 Voulez-vous qu'un schisme ou un autre automate
 dans ce genre fasse les fonctions de culte ici, perpétuant
 le schisme préjudiciable que les cérémonies religieuses sont l'espérance des
 fêles et dispensent des efforts de la vertu, et qu'ils despo-
 -sent le Dieu aux yeux des Protestants, déjà si injustes dans
 leurs jugemens qu'ils voient dans l'impossibilité à imposer
 une direction morale à vos institutions catholiques ? La
 vérité vous serez responsable de tout le mal qu'il fera et
 de tout le bien que vous n'aurez pas fait. Courage,
 mon cher ami : l'attaque est grande et pénible, mais
 belle et digne de vous. Je suppose et j'espère que votre santé
 est saine et que la société de vos amis de Rome ne
 sera pas un motif sans force pour vous y attirer de nouveau.
 Mais je vous supplie de vous hâter : on me presse ; il faut que
 je me consulte avec vous pour l'élection très urgente des
 articles contenus dans l'article que je vous envoie.

On veut nos donner à Luccombe et qu'il nous faut,
 mais pour cela il ne faut pas risquer de laisser tomber
 cette telle somme de l'ennemi avant qu'on en fasse
 venir de là ce que nous offre. Au reste la position
 des armées est très rassurante. Je ne suis pas très
 confiant et je ne vois qu'une couleur de rose comme
 vous savez; mais je ne vois pas que l'ennemi pénètre
 jamais jusques ici.

Permettez mes hommages à votre évêque et
 dites lui que je ferois mon possible pour que les
 mesures bien motivées et nécessaires par l'intérêt de
 la Religion et des mœurs qu'il se verra dans le
 cas de prendre pour maintenir la discipline et
 mettre fin aux scandales, ne soient point désapprouvés
 mais plutôt confirmés par le Directoire. Qu'il
 marche avec assurance dans la justice de son
 droit qui ne peut jamais être en collision avec
 la constitution ou les Vœux du Gouvernement.

Adieu, mon cher citoyen et ami, rendez vous
 à mes instances et venez nous revoir au plus tôt
 qu'il vous sera possible.
 Salut fraternel et assés
 Le Ministre de l'Intérieur
 Stanger